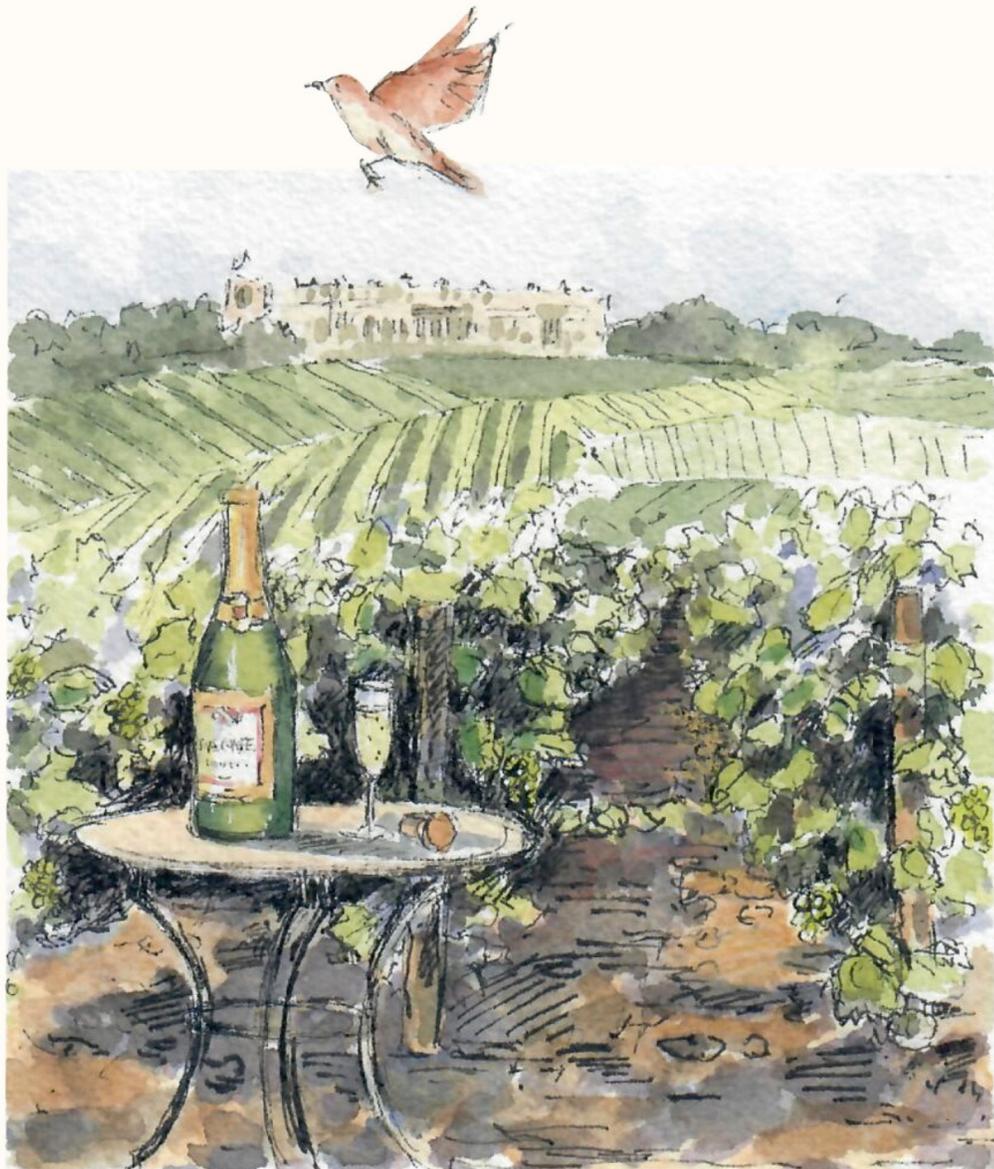


**Anne-Sophie
Hennique**

À la volée

Tribulations d'une jeune fille peu avisée



Anne-Sophie Hennique

À la volée :
Tribulations d'une
jeune fille peu avisée

© Anne-Sophie Hennique, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0122-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

Douces réminiscences de mon âme enflammée, ravivent la mélancolie de cette vie passée.

Il y a ce qu'on désire, ce qu'on imagine, et ce qui arrive.

Je me rappelle notre appartement, celui dans lequel j'ai grandi toutes ces années, cette chambre où j'ai étudié, songé, où je me suis projetée, souvent juste à la prochaine soirée, parfois plus loin. J'étudiais parce que j'aimais apprendre, mais sans jamais trop savoir où je voulais aller. J'étais studieuse, mais distraite. Je sentais que mes parents avaient fondé un profond espoir en moi, parce que j'étais faite pour les études, oui, mais lesquelles ? Mon père me disait toujours que j'avais qu'une seule chose à faire à la maison, c'était travailler, pour rapporter de bonnes notes, parce qu'à l'avenir je ne réussirais que si j'avais de belles études derrière moi. Il fallait qu'elles soient longues, c'était tout ce qui comptait.

Je me rappelle chaque matin, l'orange pressée qui m'attendait sur la table haute de la cuisine, avec le ramequin contenant une salade de fruits, souvent du pamplemousse, des bananes et des kiwis. La corbeille de fruits, imposante et soignée, trônait sur le plan de travail toujours impeccable.

Je me rappelle nos après-midi à faire l'école buissonnière pour profiter du parc de Versailles ou avaler des bouteilles de champagne en fumant comme des pompiers, en cachette, à défaut d'assister aux cours de latin ou de sport, parce qu'on voulait profiter de ce qu'on avait là, une chance inouïe d'être ensemble, et que les cours, on les rattraperait.

Je me rappelle les soirées au Franco, où, mineurs, nous pouvions malgré tout consommer de la bière et du vin, il y avait tout le gratin, sur la place du marché, les petits mecs avec leurs mocassins et les filles super fraîches dont la jeunesse

resplendissante paraissait presque éternelle.

Je me rappelle les sorties aux Planches, où l'on sortait en douce, parce qu'on avait seize ans, la jupe toute petite que je dissimulais dans mon sac Eastpak en faisant croire à mes parents que j'allais réviser chez Victoire ou Elsa.

Je me rappelle les passions secrètes que nous entretenions, moi avec Maxime, que j'avais rencontré au Back up – un club à la mode – et que je retrouvais fréquemment aux Tuileries, Elsa avec Thomas, un serveur qu'elle avait rencontré au Cab, et Victoire, amoureuse de Guillaume, le dandy bourgeois mystérieux, que j'avais rencontré en cours d'acrogym où nous refusions respectivement de faire des roulades et autres figures pyramidales rebutantes. Un garçon incroyable, pittoresque, d'une drôlerie folle, d'un cynisme renversant. Quoique différents, nous nous étions liés d'une amitié particulière, je savais qu'il ne se dévoilerait jamais vraiment et j'aimais sa condition énigmatique. D'une intelligence rare, je n'avais aucun doute sur sa réussite dans ce monde. Il lui arrivait de venir à vélo jusque chez moi, lorsque mes parents s'absentaient et nous regardions le feu d'artifice que donnait le château en regardant le ciel scintiller. J'éprouvais une grande admiration pour lui, je me sentais valorisée d'appartenir à son cercle d'amis.

Je me rappelle mes ambitions, professionnelles et personnelles, de m'élever, briller, de prouver que je pouvais devenir quelqu'un.

Je me rappelle cette vie, cette vie-là était tendre.

Il y avait nous, et rien d'autre. Des jeunes filles dans leur bulle, en quête d'aventure, d'absolu, de vie. Promises à un bel avenir.

Je suis versaillaise. Pure souche. Enfin depuis six générations du côté de mon père. Je tiens particulièrement à cette étiquette. J'aime le beau, le faste, cette époque enchanteresse hors du temps, où, parées de leurs plus beaux atours, les femmes déambulaient dans les allées des bosquets, tenant les jardins pour

gardiens de leurs secrets. Ce château majestueux, l'immensité de son parc, l'élégance de ses jardins feraient frissonner l'homme le plus insensible à toute beauté. J'eus pu devenir Marie-Antoinette et fouler ses allées, admirer ses fontaines, l'âme exaltée et le cœur haletant. C'était un soir de juin, où le temps menaçant nous aura laissé quelque répit. Cette nuit-là m'appartenait et j'aurais voulu que le temps s'arrête. Les étoiles brillaient, le vent était doux et frais, clément comme s'il se soumettait, respectant ainsi le travail effectué sur ma coiffure et mon maquillage. Celle du bal masqué de Versailles où, d'une somptueuse robe or et bleue vêtue, je pus effleurer cette infinie magie le temps d'une nuit. Tout y était, costumes, jeux de lumière, d'eau, musique et champagne, l'apparat et la beauté de Versailles ; j'étais plongée au cœur du Grand Siècle et flânai dans le parc comme l'aurait fait Marie-Antoinette devant sa cour. Il n'y avait assurément pas de plus bel endroit sur terre.

Ce n'est pas seulement un lieu empreint d'histoire et de magie, il est aussi marqué par mon histoire. J'y ai embrassé pour la première fois, révisé mon bac, goûté aux premiers délices de l'ivresse ; j'y ai bronzé durant vingt étés, piqué tout autant, fait le tour du canal cent fois, à pied, à vélo, à rollers, et même à bord de ces illustres barques. J'y ai aussi travaillé l'été, lorsque j'étais étudiante. Nous étions grassement payés, j'étais chargée de surveiller les bosquets durant les grandes eaux musicales et autres spectacles qui s'y déroulent durant l'été. Empêcher les personnes de toucher aux statues ou d'aller forniquer entre deux arbustes, comme à la grande époque, parce qu'évidemment, le fantasme est très répandu.

Parfois, j'étais placée à l'entrée au contrôle des billets, le poste le plus rébarbatif, d'autres fois j'étais placeuse sur les gradins, et je récupérais de nombreux pourboires. Lorsque je me trouvais dans le coin VIP, j'arrivais toujours à me faire offrir quelques verres de champagne. J'avais cette chance de pouvoir m'émerveiller un peu plus chaque soir devant ces spectacles grandioses par leur beauté et leur démesure, qui témoignent encore de la puissance de ce lieu unique. J'attendais toujours avec la même impatience le moment du feu d'artifice, je le connaissais par cœur, il faut dire qu'il était tiré pas moins de quatre-vingts fois durant l'été. Après chaque soirée de travail, toute l'équipe se retrouvait et nous allions festoyer chez l'un des versaillais dont la maison était

disponible. L'on refaisait le monde, en buvant du rosé, je fumais des cigarettes tubées, mais il m'arrivait d'en emprunter des toutes faites aux autres. Nous dormions peu, à moitié par terre ou dans les canapés qui se trouvaient là. Nous buvions beaucoup, le monde était beau, nous étions jeunes.

Une grande fierté : ma scolarité dans ce lycée de renom et troisième de France que l'on appelle communément Hoche. Meilleure classe préparatoire scientifique nationale, même si pour ma part, j'étais en section économique, ça compte. Mes plus belles années, ma jeunesse, l'insouciance de l'adolescence. Le Franco-belge, notre bar, le bar de tous les élèves qui ont séché leurs cours, des profs qui ont corrigé nos copies, de tous les samedis soir où l'on se retrouvait, à l'étage, pour boire, fumer et rire. Nous n'avions pas Facebook ni Instagram, nous étions heureux, juste d'être ensemble.

Je ne m'en lasse pas. De cette ville qui m'habite, m'inspire, pourtant parfois une certaine mélancolie, par mes rires et mes larmes qui résonnent toujours. J'y retourne avant tout pour rendre visite à mes parents, et, peu importe où je vis, ce sera toujours chez moi.

Et pourtant, à l'époque de nos années lycée, nous étions obnubilés par Paris, parce que Versailles, c'était vieillot. Nous fuyions la banlieue royale secrètement pour monter dans le RER qui nous conduisait tout droit vers la capitale, lieu de débauche intempérante. Entre volupté et lubricité, il fallait que jeunesse se passe. Il nous fallait découvrir la vie et ses excès pour enfin grandir. Il y avait toujours plus d'alcool, de folles soirées, l'on était libre de fumer partout, dans les bars, les boîtes, et on aimait ça. Sentir le tabac, se vautrer dans le stupre.

Il y a quinze ans, Paris était encore belle. Je l'ai aimée, foulée, ses rues, en large et en travers. J'ai écumé ses bars, ses clubs, ses bancs, ses cafés et ses bibliothèques. J'étudiais à la Sorbonne, où l'on se prenait pour Sartre, on allait disserter au Café de Flore et sortions aux Planches. L'on pouvait encore boire du

champagne sur les Champs-Élysées un soir de 31, sortir en minijupe sans se faire tripoter, circuler sur les quais sans tous ces vélos et trottinettes, c'était le paradis. Peut-être aussi que le monde était moins sot.

En dernière année de lycée, le sujet principal à la maison concernait mon orientation future, abordé fréquemment lors du dîner.

— Alors, est-ce que tu as réfléchi à savoir ce que tu veux faire plus tard ?

Quelle question absurde.

Plus tard c'est déjà bientôt, et je n'en avais pas la moindre idée, à 18 ans, encore moins à 30.

— Je ne sais pas trop

— Mais il faut que tu t'inscrives sur le site internet, avec tes vœux.

— J'aimerais aller à la Sorbonne, parce que c'est beau

— Mais tu as fait un bac éco, tu ne voudrais pas plutôt faire une prépa Aes, ou une école de commerce ?

— Non, c'est trop surfait, la Sorbonne, c'est chic.

— Je pense que la prépa te conviendrait mieux

Je n'avais pas envie de mettre ma vie entre parenthèses, de m'enfermer dans une spirale de travail, de passer à côté de mes plus belles années, j'avais envie de légèreté.

— Franchement ça ne me dit rien, c'est beaucoup de travail, je ne suis pas prête pour un tel sacrifice.

— Tu besognes pendant deux ans pour t'assurer un avenir, je n'appelle pas ça un sacrifice, mais plutôt un investissement.

J'ai longuement hésité. Du droit, des sciences économiques, des lettres, qu'importe, pourvu que la vie soit douce. J'avais envie d'étudier pour ce que cela représentait, mais pas de discipline en particulier. Je n'avais pas la moindre vocation alors j'allais où le vent me portait sans vraiment me demander pourquoi ni attendre quoi que ce soit.

Le bon compromis fut la double licence en lettres modernes et en communication, parce que la communication est tellement globale qu'on peut toujours retomber sur ses pieds. Je ne savais absolument pas ce que cela impliquait, mais ça sonnait plutôt bien et j'allais acquérir une certaine indépendance, dans ma demi-vie parisienne, affranchie de mon carcan versaillais. Je ne savais alors pas dans quoi je m'embarquais. Fort heureusement, les professeurs et chargés de TD seraient remarquables, mais entre les grèves, l'administration nébuleuse, on était loin de l'idyllique vie d'étudiante que j'imaginai. Seule la bibliothèque était intacte. Je ne parvenais pas à m'identifier à un groupe de personnes, les seuls qui me ressemblaient se sentaient perdus dans cet endroit si particulier, comme hors du temps.

On s'interrogeait sans cesse, on souffrait en silence, de cette indécision chronique, on se fustigeait de ne pas savoir ce qu'on voulait que l'avenir nous réserve. Nous avions tous des rêves de réussite, peut-être pas de prospérité, mais d'un bonheur simple, d'une occasion propice qui nous mènerait vers une vie agréable.

À l'époque, tout semblait déjà si compliqué et pourtant nous nous amusions, nous nous aimions sans la réserve que l'on acquiert les années venant.

Toute jeunesse se doit d'être fringante, fougueuse, insouciant. À la fac, je m'étais entichée d'une espèce de mégalomane de la finance, un arriviste avec beaucoup d'aspiration, mais pas vraiment brillant. François-Xavier était le Rastignac des temps modernes, un provincial venu à Paris pour faire une école de commerce, de petite renommée, et faire fortune. De mon côté, j'étudiais l'ancien français et la linguistique, je ne savais pas trop ce que je faisais là, mais encore moins si je me voyais ailleurs.

Je m'étais prise au jeu, de l'étudiante, il faut dire que nous avions beaucoup de travail, et je passai le plus clair de mon temps à la bibliothèque, la BSG – Bibliothèque Sainte-Geneviève – ou la BSB – Bibliothèque Sainte-Barbe. Il m'est arrivé d'y passer des soirées entières où lorsque j'allais à la machine à café pour une pause, je me surprénais à prendre des potages, parfois. Il y avait du beau monde, provenant des différentes entités de la Sorbonne, mais aussi des étudiants de médecine, on essayait de repérer les bellâtres pour aller s'asseoir à côté, mais il n'était pas aisé de badiner pour autant. Nous étions dans le plus beau quartier de Paris, le Quartier latin, il y avait des cafés et bistrots par dizaines, nous traversions fièrement la place du Panthéon pour aller nous installer quelque part en terrasse, commander un café, fumer et travailler.

La nuit venant, affublée d'une robe courte et de talons hauts, nous allions nous déhancher aux Planches, aux Bains Douches, ou chez Régine, jusqu'au bout de la nuit, pour danser, danser, rire, et parfois vomir aussi. C'était la mode des garçons à mèches et des mocassins, des midinettes pimpantes et nonchalantes, je finissais par rentrer en taxi chez François-Xavier, qui habitait juste à côté de la Madeleine. Nous avions nos habitudes, Régine le jeudi, Les Planches le vendredi pour la soirée Noubia, parce qu'ils passaient Goldman et Bruel en nous offrant des bonbons et des crêpes, que je prenais toujours goût beurre-sucre. Nous avions notre table, où trônait toujours une bouteille de vodka avec beaucoup de Redbull, et ces fameuses coupes de bonbons où j'aimais plonger mes mains pour y récupérer les bananes Haribo et quelques dragibus, noirs, mes préférés.

Julie s'interrogeait beaucoup sur notre cursus et elle aimait sortir plusieurs fois par semaine, parce qu'elle cherchait à rencontrer des types, beaux et surtout bien, qui pourraient la dépuceler. Ça, il y en avait à la pelle, alors elle en choisissait toujours un ou deux, les embrassait, mais n'allait jamais finir la soirée chez eux. Elle préférait les revoir et leur donnait rendez-vous quelques jours plus tard au Jardin du Luxembourg pour pouvoir discuter et appréhender leur personnalité. Parfois, je rentrais dormir chez elle parce qu'elle habitait dans le quatorzième et ce n'était pas très loin de la fac alors on s'engouffrait dans un taxi, tard dans la nuit, éméchées pour profiter de ces quelques heures de sommeil avant de retrouver le chemin de la fac. Parfois, lorsqu'on dansait jusqu'à l'aube,